

le récit

Hélène, la petite soixantaine et tout juste à la retraite, avait une vague envie d'aider des enfants en difficulté. Le bon moment, la bonne rencontre, et elle se décide . elle en parrainera un, qui vit, comme elle, à Paris. Premier contact : le courant ne passe pas.

PAR **HÉLÈNE MATHIEU** – PHOTOS **ED ALCOCK**



« “On a trouvé un filleul pour vous, il s’appelle Adam, il a 7 ans.” J’attendais cet appel

de l’association de parrainage depuis deux semaines. Un enfant inconnu allait entrer dans ma vie ! Cette idée de devenir marraine s’est imposée à moi presque par hasard. Après trente années de responsabilités professionnelles lourdes, je venais de me mettre à mon compte pour écrire, et une vie délicieusement égoïste s’ouvrait à moi. Mes deux enfants étant presque adultes, j’avais assez d’argent pour vivre bien et du temps pour le dépenser. Ce changement de vie s’accompagnait du désir vague d’aider des enfants qui avaient eu moins de chance que les miens. Je n’avais pas envie d’être marraine d’un filleul du bout du monde, en envoyant simplement un chèque tous les mois. Sans savoir où chercher, je repensais régulièrement à ce projet, j’en parlais autour de moi, redoutant confusément de ne pas arriver à le concrétiser.

Une amie vue à un dîner me propose de l’accompagner à une soirée organisée par l’association Parrains par mille, sous l’égide de Boris Cyrulnik. Et là, je découvre l’engagement qui correspond à mes désirs. C’est décidé, je vais parrainer “un enfant d’à côté”. Le lendemain, je m’inscris à l’association et, après l’entretien obligatoire avec une psychologue, je suis acceptée comme marraine. “Les parrains et marraines se partagent en deux catégories, me dit-elle : les personnes seules qui cherchent un but à leur vie et les privilégiées qui veulent donner un peu de ce qu’elles ont reçu.” Je fais partie de la seconde. “Nous sommes là en cas de problème, ajoute-t-elle, mais c’est à vous de créer la relation avec votre filleul comme vous l’entendez. Vous ne vous engagez à rien d’autre qu’à ce dont vous vous sentez capable.” Elle va m’appeler rapidement, plus de deux cents enfants sont en attente de parrainage, rien qu’à Paris. Et c’est ainsi qu’Adam est entré dans ma vie.

J’ai d’abord rencontré sa maman dans un café. Nous nous jaugeons l’une l’autre. Elle est congolaise, femme de

ménage, vivant seule avec deux enfants et un aîné resté au Congo à qui elle envoie de l’argent chaque mois. Elle s’épuise au travail pour qu’ils aient la meilleure éducation : “Je veux leur donner toutes les chances que je n’ai pas eues.” L’association, qu’elle a connue par une émission de télévision, représente l’une de ces chances. Sans moyens suffisant pour la cantine ou le centre aéré, elle a inscrit ses enfants partout où c’est gratuit : au patronage le mercredi, à la natation le samedi matin, au conservatoire l’après-midi... Plus elle me parle, plus je doute. Je m’attendais à parrainer un enfant en grande difficulté sociale ou familiale et je rencontre une mère en grande précarité financière, mais aimante et soucieuse du bien-être d’Adam. A-t-il vraiment besoin de moi ? N’y en a-t-il pas de plus démunis à aider ? Nous décidons d’une rencontre chez moi avec Adam. Arrive un superbe petit bonhomme surexcité qui passe plus de temps à courir sur la coursière extérieure de l’immeuble qu’à parler à sa future marraine. Le courant ne passe pas. Je ne suis pas sûre que nous allons nous entendre. Le désir de sa mère est très fort, mais je ne cerne pas celui d’Adam. Le mercredi suivant sera décisif, je vais le voir seul chez lui.

En montant l’escalier de son immeuble, situé dans une périphérie dure de Paris, je me demande ce que je fais là. Surtout ne pas me laisser attendrir par le charme de ce petit gamin. La psychologue de l’association m’a prévenue : “C’est un engagement à long terme. Soyez sûre de vous en sentir capable.” Je pousse la porte de l’appartement, “elle n’est jamais fermée”, m’a indiqué la mère d’Adam. Les deux enfants sont tout seuls, Adam et sa sœur à peine plus grande, assis sur le canapé qui fait face à un immense poste de télé au milieu d’un indescriptible fouillis. Des valises débordantes ouvertes par terre, des vêtements en boule sur les chaises, des livres d’école et des affaires de piscine encore humides sur le canapé. L’appartement est

étouffant, sombre et minuscule. Adam me prend par la main et m'appelle marraine. Je lui demande ce qu'il fait en rentrant de l'école : il regarde la télé avec sa sœur en attendant le retour de leur maman à 19 heures. S'il va parfois chez des copains ? Non, jamais. En vacances ? Non. Il n'est jamais sorti du périmètre défini par sa maison, son école, la piscine et l'église. Qu'est-ce qu'il attend de moi, que va lui apporter une marraine ? Il me répond : "Des moments de calme." Il me fait découvrir son quar-

mais avec une difficulté de taille : au lieu de me sentir valorisée par ma "bonne action", je me suis rajouté une dose de culpabilité. Je me sens coupable lorsque je pars en vacances sans lui, sachant que je le laisse devant la télé, et coupable de ne pas trouver le courage de parrainer aussi sa grande sœur, qui reste seule quand nous parlons ensemble. Je l'ai signalé à l'association pour qu'ils tentent d'accélérer son parrainage, mais la liste d'attente est trop longue. Alors, parfois, je l'emmène avec nous au

« Je me demande parfois si je lui rends vraiment service, mais je crois que ce sont des questions d'adulte. Lui navigue entre ses deux vies comme un poisson dans l'eau »

tier sans quitter ma main. En partant, il me demande anxieusement si je vais revenir. Je n'ai plus le choix.

Depuis un an, je vais le chercher le mercredi après-midi, à la place du patronage, et je l'emmène régulièrement en vacances. J'ai changé sa vie et il a changé la mienne. J'ai mieux compris le désir de sa mère de lui trouver une marraine. Elle rentre le soir trop épuisée pour s'occuper de ses enfants. Et moi, j'ai eu l'immense chance de découvrir un gamin merveilleux, malin et curieux de tout. Il a appris à faire ses lacets et du vélo. Il a visité le Louvre, qu'il a trouvé un peu "ennuyant". Il est devenu bon en maths. Il a pris son premier bain moussant, qu'il appelle "le septième ciel". Il a découvert le cinéma, le métro, le McDo et la mer en Normandie au mois de février. En une seconde, il était en slip et plongeait dans les vagues à treize degrés. Il a affirmé en sortant, le sourire jusqu'aux oreilles : "Elle est pas froide !" Il a surtout appris qu'on pouvait passer des journées sans regarder la télé.

En le raccompagnant le soir, dans son minuscule appartement étouffant, dans le bruit permanent de la télévision, je me suis souvent demandé si je lui rendais vraiment service. Je me le demande encore parfois, mais je crois que ce sont des questions d'adulte. Lui s'adapte, navigue entre ses deux vies comme un poisson dans l'eau. La relation évolue, avec des tâtonnements. Quand il m'a demandé une console de jeux pour l'anniversaire de ses 8 ans, j'ai hésité pendant des jours. Il commence à se désintoxiquer de la télé, je n'avais pas envie de le confronter à un nouvel écran. Il insistait. Ça serait le plus beau cadeau de sa vie ! Pourquoi le priver du jeu de tous les gamins de son âge ? J'ai demandé son avis à sa maman, qui a partagé mes réticences. Je lui ai offert une trottinette. Il l'aime tellement qu'il dort avec. Nous sommes en train de créer un lien particulier fait de confiance mutuelle,

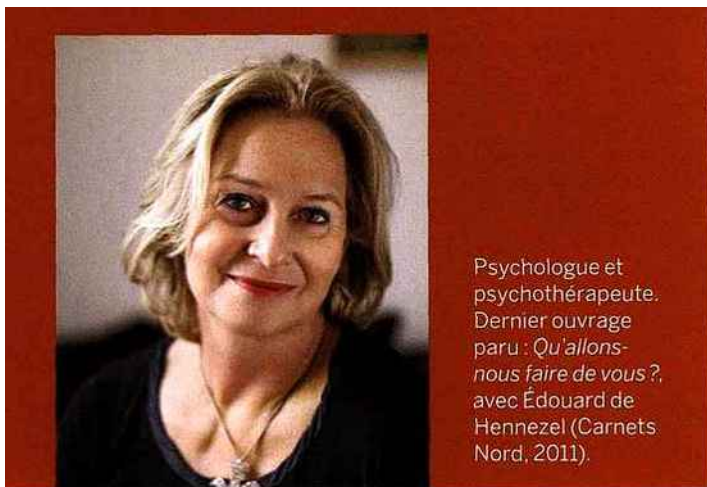
cinéma le mercredi et j'évite les cadeaux à Adam pour ne pas raviver sa jalousie. Juste une paire de baskets quand ses orteils commencent à trouser la toile.

Il ne comprend pas encore très bien quel est mon rôle. Il me demande si je suis payée par l'association pour m'occuper de lui, je lui réponds non. Il insiste : "Alors, pourquoi tu le fais ?" "Parce que j'avais envie de donner un peu de temps à un petit enfant dont la maman travaille trop pour s'occuper de lui." Il me répond : "J'ai de la chance que ce soit tombé sur moi !" Et il ajoute : "Pour te remercier, quand tu seras vieille, je m'occuperai de toi." »

UN LIEN DU SENS

L'association Parrains par mille, lancée en 1990 par Catherine Enjolet, a effectué en vingt ans plus de quatre mille parrainages. Son but ? Mettre en relation des enfants en souffrance « au bout de la rue » et des familles prêtes à créer avec eux ce que Catherine Enjolet appelle « un lien du sens ». Elle aime citer cette phrase soufie : « Dans la vie, promène-toi avec un papier dans chacune de tes poches. Sur l'un est écrit : "Je suis responsable de l'univers"; sur l'autre : "Je suis un grain de sable". » Voilà ce qu'est le parrainage, infiniment humble, et infiniment puissant. Une goutte d'eau...

PARRAINS PAR MILLE, 31, rue Planchat, 75020 Paris.
Rens. : 0140020205. et parrainsparmille.org.



Psychologue et
psychothérapeute.
Dernier ouvrage
paru : *Qu'allons-
nous faire de vous ?*,
avec Édouard de
Hennezel (Carnets
Nord, 2011).

Notre jeunisme les gêne

Parmi les chroniqueurs de *Psychologies*, je suis sans doute l'une des plus âgées, avec mon ami Pierre Rabhi. Sommes-nous pour autant plus sages ? Ce dont je suis sûre, c'est que nous nous préoccupons du monde que nous allons laisser à nos enfants. Quelle planète ? Quelles valeurs ? Car ils s'inquiètent, nos enfants, comme je l'ai découvert en lisant les témoignages que mon fils Édouard a recueillis auprès de sa génération [voir référence ci-dessus, ndlr]. Les 35-45 ans, quand on leur demande comment ils voient l'avenir de leurs parents, commencent par dire qu'ils espèrent bien que nous ferons tout pour ne pas devenir un poids. Certains le disent avec plus de violence que d'autres. La génération qui a fait Mai 68 « a tellement pensé à elle qu'il faut espérer qu'elle pensera aussi à elle pour les jours difficiles ». C'est clair et net. D'autres s'empressent de dire qu'ils ne laisseront jamais tomber des parents qu'ils aiment et qui les ont toujours aidés dans les coups durs, mais ils se demandent s'ils pourront le faire. Auront-ils les moyens de leurs intentions généreuses ? Ils ne sont même pas sûrs d'avoir des retraites suffisantes !

Ils demandent donc à la génération de leurs parents, c'est-à-dire la mienne, de ne pas jouer les cigales. Quand ils voient leurs parents profiter de la liberté de leur retraite pour sillonner le monde, s'éclater avec leurs copains, s'endetter pour s'offrir la dernière voiture sortie sur le marché, quand leurs parents se séparent et que l'un des deux file un nouvel amour, les enfants s'offusquent. Notre jeunisme les gêne. Qu'est-ce que cette seconde adolescence que s'offrent certains seniors ? Bien sûr, tous les gens de ma génération ne vivent pas dans une telle insouciance. Mais je crois que nous devons entendre l'inquiétude des jeunes et tenir compte de ce qu'ils nous demandent. C'est-à-dire préparer nos vieux jours, en anticipant les problèmes. Aucun d'entre eux ne veut porter la culpabilité qu'ils observent chez leurs parents quand ces derniers sont obligés de prendre la décision douloureuse de « placer » en maison de retraite une grand-mère ou un grand-père devenu dépendant. Ce sont des drames qu'ils ne veulent pas vivre. Ils aimeraient donc que notre génération pèse de tout son poids

*Qu'est-ce
que cette
seconde
adolescence
que s'offrent
certains
seniors ?*

politique pour inventer les structures d'accueil ou les habitats à taille humaine dans lesquels elle aimerait vivre quand elle deviendra trop fragile pour rester à la maison. Nos enfants attendent enfin de nous que nous leur transmettions un art de vieillir heureux,

serein, léger, avec la conscience éveillée. Puisque la génération 68 ne veut pas être un fardeau pour ses enfants, qu'elle entende ce qu'ils nous disent ! Qu'elle commence par leur parler suffisamment tôt de tout cela. Car c'est le déni et le silence qui pèsent le plus lourd. Qu'elle entretienne ensuite des liens d'amour avec ses enfants, car, comme m'a dit Édouard en me confiant son enquête, « quand il y a de l'amour, il y a des solutions ».